

« Le cochon, les foins, les vendanges : pour moi, le paysan c'est pas ça ! »

Raymond Depardon poursuit ses « Profils paysans » avec le documentaire « La Vie moderne »

Projeté dans la section Un certain regard, dimanche 18 mai, *La Vie moderne* est le troisième volet, poignant, d'une approche du monde rural, *Profils paysans*. Avec sa femme, la preneuse de son Claudine Nougaret, le photographe et documentariste Raymond Depardon y rend visite à ces agriculteurs de moyenne montagne qu'il filme depuis 2000, après des années de repérages photographiques.

Ici, un neveu dont l'épouse récemment installée entend se mêler des affaires du clan, et ce gamin qui veut faire le métier de son père. Mais là, un jeune couple endetté, obligé d'abandonner l'élevage des chèvres, et tous ces vieux dont les enfants n'ont pas voulu reprendre l'exploitation, qui revendent leur troupeau, succombent aux charges et au poids des années.

Quel est l'enjeu de la trilogie ?

C'est la nostalgie qui m'a poussé à faire ces trois films. Et une dette. J'ai passé mon enfance dans une ferme. Au départ, je voulais rendre des comptes, me rattrapper de ne pas avoir tourné ce film sur mon père, me déculpabiliser d'avoir quitté la ferme à 16 ans pour essayer d'égaliser Walker Evans [grand photographe de la *dépression américaine, dans les années 1930*].

Fatalement, quand on vous fait remarquer votre accent, votre façon de vous habiller, on essaye d'oublier d'où on vient. Mais, à un moment donné, on se rend compte qu'on est fier de venir du monde paysan... trop tard ! Comment filmer aujourd'hui cette ruralité en voie de disparition ? L'idée de faire un film sur dix ans

s'est imposée.

Les films que je voyais sur ce monde-là étaient tous post-pétainistes. L'exaltation du travail, le cochon, les foins, les vendanges : pour moi, le paysan c'est pas ça ! On le voit comme un réactionnaire, mais les gens qui m'accueillaient n'étaient pas tournés vers le passé. Ils étaient tristes qu'on les oublie. Ils étaient déjà confrontés à des problèmes de TVA, des soucis liés à l'Europe, à la mondialisation, bien avant nous. Ils étaient écologistes avant les gens de la ville... mais on ne s'intéresse pas à eux.

Comment les avez-vous approchés ?

J'ai été introduit par un maire, un facteur, un voisin. J'ai discuté avec eux, parlé de moi, ils m'observaient, je les quittais, j'avais envie de revenir les voir, qu'ils soient bavards ou taiseux. Et j'ai trouvé le fil conducteur du film : la parole. Retrouver la parole que j'avais entendue chez mes parents, devant la toile cirée de la cuisine. Il fallait que je ne fasse qu'un avec ma caméra, et que je prenne le temps. Quand je débarquais chez eux et qu'ils me disaient « ah, il y a longtemps qu'on ne vous a pas vu ! », je savais que c'était gagné. Il fallait être adopté, ne jamais les déranger, et ne jamais mettre en scène. Pas question de refaire une scène si elle était ratée !

Le rythme du film est lié au leur.

Pour qu'ils puissent s'exprimer et qu'on puisse les entendre, il faut donner le temps de la parole. Privilégier autant les temps faibles que les temps forts. C'était la première fois que je filmais la vie privée des gens. J'avais une appréhension. Mais quand Marcel Privat, que je filme depuis dix ans,

s'assied dans l'herbe, baisse la tête et me dit « *C'est la fin !* », je suis récompensé. C'est une émotion très forte. Comme quand, dans *10^e Chambre, instants d'audience*, j'ai filmé quelqu'un à qui on dit « *Vous allez partir en prison* » alors qu'il ne s'y attendait pas.

Séquence forte : la mort d'une vache. La mort des bêtes annonce celle des hommes ?

Cela a été le plan le plus difficile à faire. Raymond Privat m'a dit : « *Non, filmez pas ça !* », j'ai insisté. Il y a des moments dans le documentaire où l'on prend aux gens, c'est nécessaire.

Filmer la parole, certes, mais ces gens sont peu bavards. Vous enregistrez leurs silences ?

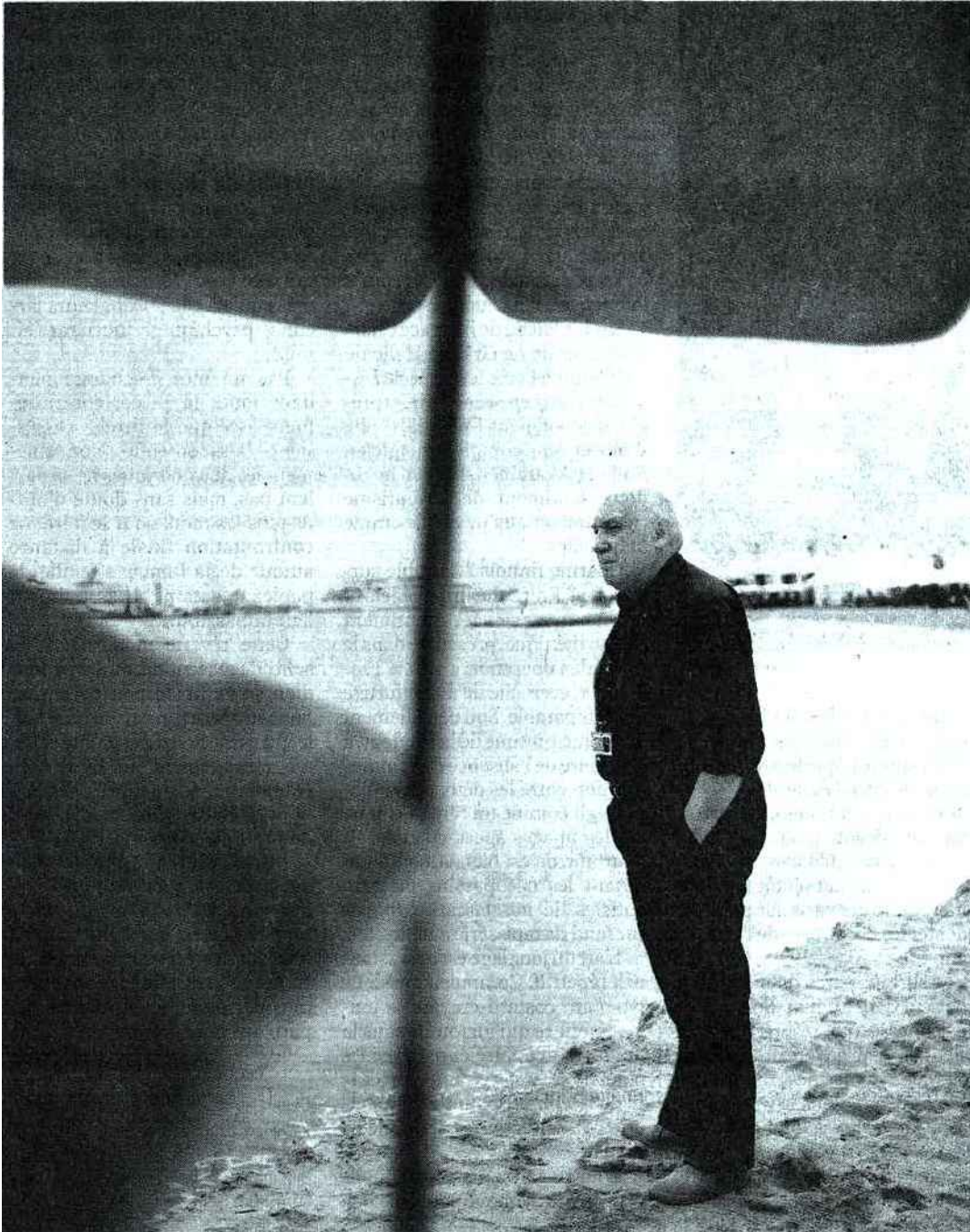
Je suis marié avec Claudine Nougaret, et dans l'enregistrement du son, le plus important, c'est elle : Marcel qui tape sur la table, sa façon de parler, ses silences, sa façon de me faire répéter mes questions parce qu'il ne m'entend pas. Le cinéaste doit faire entrer ces silences dans son film, ou il est foutu d'avance. Il y a des informations qui passent par l'image et par le son, qui ne sont pas dites.

Car faire un film sur les paysans, c'est maîtriser le temps, revenir dans ma propre ferme, ne pas trahir ce rythme qui est le leur, rester dans cette retenue, cette pudeur qui leur est propre. J'ai des photos d'eux, mais, cinématographiquement, ils sont fantastiques. Paul Argaud regardant les obsèques de l'abbé Pierre à la télé, c'est au-delà d'un travail d'acteur.

C'est filmer votre père ?

Filmer d'où je viens ! Etre avec eux. On est dans le miracle, le mystère, l'ehregistrement sur le vif ! Et aussi dans la proximité. *La Vie moderne*, c'est du cinéma. Des paysans à Cannes, pourquoi pas ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J.-L. D.



FRED DUFOUR/AFP